

Maria Cristina Batalha

Associação dos Professores de Francês do Estado do Rio de Janeiro

Université de l'état du Rio de Janeiro

Conselho Nacional de Desenvolvimento Científico e Tecnológico, Brésil

cbatalh@gmail.com



Résumé : La proposition de cet article est d'examiner le recueil de nouvelles *Sous le jasmin la nuit* (2004) et le récit *Entendez-vous dans les montagnes...* (2002), de Maïssa Bey, pseudonyme adopté par l'écrivaine algérienne qui lui a permis d'échapper aux conditions adwerses d'une période de grande instabilité politique en Algérie dans les années 1990. Par le biais de la littérature, elle donne la voix à des personnages qui circulent dans les périodes conflictuelles qui marquent l'histoire récente de l'Algérie, telles la colonisation française, les luttes pour l'indépendance du pays ainsi que la crise politique des années 1990. Dans ses oeuvres coexistent l'histoire en tant qu'expérience personnelle et la grande Histoire, la mémoire individuelle et la mémoire collective des  v nements douloureux de l'époque coloniale, les plaies issues de la décolonisation et la relation complexe entre l'opresseur et l'opprimé.

Mots-clés : décolonisation, mémoire personnelle, mémoire collective.

Maïssa Bey : histórias de vida

Resumo : O artigo propõe-se a examinar a coletânea de contos *Sous le jasmin la nuit* (2004) e o relato *Entendez-vous dans les montagnes...* (2002), de Maïssa Bey, pseud nimo adotado pela escritora argelina para livrar-se das condi es adwersas em um p riodo de grande instabilidade política na Argélia, nos anos 1990. Através da literatura, ela dá voz a personagens que circulam durante os momentos de conflito que marcam a história recente desse país, como a coloniza o francesa, as lutas pela independência, assim como a crise política dos anos 1990. Em suas obras conjugam-se a história, vista como experiência pessoal, e a História, a memória individual e a memória coletiva, as marcas deixadas pela descoloniza o e a complexa rela o entre opressor e oprimido.

Palavras-chave : autobiografia, memória individual, memória coletiva, História, ex lio.

Maïssa Bey : life stories

Abstract: The proposal of this paper is to examine the short story collection *Sous le jasmin la nuit* (2004) and the story *Entendez-vous dans les montagnes...* (2002), of Maïssa Bey, pseudonym adopted by the Algerian writer who allowed him to escape the adverse conditions of a period of great political instability in Algeria in the 1990s. Through literature, it gives voice to characters that circulate in conflictuelles periods that mark the recent history of Algeria, as the French colonization,

struggles for national independence and political crisis of 1990s. Coexist in his work history as a personal experience and the great history, individual memory and collective memory of painful events from the colonial period, the wounds from decolonization and the complex relationship between the oppressor and the oppressed.

Key-words : independence, individual memory, collective memory.

À l'heure actuelle des voix alternatives provenant de la périphérie ou des lieux de la subalternité, notamment celles des pays qui ont été colonisés par des métropoles européennes, se font entendre. Nombreux écrivains dévoilent dans leur fiction un monde librement choisi, découpé par la mémoire et reconstitué à partir de celle-ci. La réalité, intégrée à l'oeuvre et organisée selon une vision poétique qui la transforme en document de l'aventure de l'homme, nous est livrée dans les actions mises en scène par les personnages qui ne sont en fait que les relations humaines prises dans leur simple objectivité. La proposition de cet article est d'examiner le recueil de nouvelles *Sous le jasmin la nuit* (2004) et le récit *Entendez-vous dans les montagnes...* (2002), de Maïssa Bey. Le pseudonyme adopté par l'écrivaine algérienne lui a permis d'échapper aux conditions adverses d'une période de grande instabilité politique en Algérie, dans les années 1990 et est devenu un outil pour s'ériger contre les silencements imposés à l'histoire de son pays et au sort de tout un peuple que la violence de la douleur ou la violence du pouvoir ont fait taire. Lorsque l'auteur choisit de fictionnaliser les conflits sanglants qui se sont déroulés pendant la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, la dimension politique de son oeuvre gagne du terrain et met en évidence le pacte fictionnel qui caractérise l'écriture de Maïssa Bey. En tant que sujet migrant, pour nous appuyer sur la catégorie que propose Cornejo Polar (2000), elle ne refuse nullement l'héritage culturel et littéraire hégémonique de l'Occident, mais, bien au contraire, le met en relation critique avec les traditions de son propre lieu de culture. Son oeuvre fait la dénonciation non seulement de la violence de la colonisation, mais aussi de l'une de ses conséquences les plus perverses : le silence imposé à toutes les formes symboliques, culturelles et artistiques des peuples colonisés. Son écriture devient dès lors un instrument de résistance symbolique en faveur de la lutte continue visant à promouvoir la lecture critique des moeurs et des manifestations issues du paradigme occidental et des hiérarchies des connaissances établies, ainsi que de tous les silencements sur lesquels celles-ci se fondent. L'inquiétude qui se dégage de ses textes est le résultat de la force d'un regard qui cherche à relativiser les interprétations historiques hégémoniques des versions à sens unique qui nous sont communément présentées. Par le biais de la littérature, elle donne la voix à des personnages qui circulent dans les périodes conflictuelles marquant l'histoire récente de l'Algérie, telles la colonisation française, les luttes pour l'indépendance du pays ainsi que la crise politique des années 1990. Elle nous montre, par exemple, que la conquête de la liberté suite à la victoire contre le colonialisme français a révélé paradoxalement sa propre contingence. La précarité de l'ordre politique instauré depuis a plongé le pays dans une sanglante guerre civile dont elle est l'une des victimes.

En effet, dans les années 90, de nombreux petits partis politiques participent aux élections municipales en Algérie, dont le *Front Islamique du Salut*. Ce groupe politique radical revendique le retour à une tradition islamique plus conservatrice, et est contraire à l'école mixte, à la télévision et à toute manifestation de la culture étrangère. Le bilan est bien lourd : plus de 100.000 personnes ont été tuées.

Le caractère polyphonique de certains de ses récits ne cache pas la perspective adoptée, soit celle de la génération qui a grandi après la décolonisation qui a vécu des histoires de famille liées étroitement aux épisodes du conflit. Profondément marqués par les souffrances endurées, les héritiers de la guerre se heurtent à l'impossibilité ou au refus de la génération antérieure de transmettre la mémoire de la douleur. Nous décelons dans l'oeuvre de cette écrivaine la coexistence de l'histoire en tant qu'expérience personnelle et de la grande Histoire, de la mémoire individuelle et de la mémoire collective des événements douloureux de l'époque coloniale, les plaies issues de la décolonisation et la relation complexe entre l'opresseur et l'opprimé. Dans les nouvelles réunies dans *Sous le jasmin la nuit* nous lisons des histoires où le collectif rejoint le personnel, le temps psychologique croise le temps historique, et des moments où l'histoire est traversée par la perception individuelle, ce qui nous interdit de séparer le document de l'Histoire et l'imagination subjective qui vient s'y glisser. Partant, dans l'écriture de Maïssa Bey viennent se brasser l'autobiographie, la fiction et l'Histoire. Lorsque l'écrivaine entreprend de revisiter son passé à travers le récit d'une expérience personnelle, c'est en même temps pour mieux cerner son présent d'immigrée algérienne et pour ramener à la surface les fragments du passé historique de son pays que beaucoup tentent de maintenir sous silence.

Dans la nouvelle *Improvisation*, une femme monte sur scène pour tenter sa chance comme actrice puisque, dit-elle dans son monologue, « [j'ai] toujours joué la comédie » (Bey, 2004 : 51), en se référant à sa condition de femme immigrée, éloignée de ses repères affectifs et culturels par la force des circonstances. La narratrice saisit donc l'occasion pour prendre la parole, ce qui lui permettra de comprendre son identité floue, toujours changeante, et dont la représentation illustre, non seulement la voix de la femme à qui on dénie le droit de s'exprimer, mais aussi pour dénoncer la condition de femme arabe vivant en France et sur laquelle pèse la discrimination. Elle devient ainsi le porte-parole de sa propre mère et de toutes les autres femmes qui ont subi les effets de la loi du silence, et qui n'ont pas eu le choix d'avoir ou non des enfants, qui n'ont pu - ni peut-être su - résister au rôle qui leur avait été imputé.

« Choisir de venir au monde...ça, c'est l'extrémité du fil. On ne choisit pas de venir au monde un matin de soleil ou une nuit d'orage. De naître d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée. Pas plus qu'on ne choisit la couleur de sa peau et le sourire d'une mère. Ma mère... le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'a pas choisi de me mettre au monde. Il paraît même qu'elle a tout essayé pour m'empêcher de voir le jour ». (Bey, 2004 : 53-54).

La nouvelle *Improvisation* nous délivre ainsi les impressions de dépaysement social et affectif expérimenté par la protagoniste. Son histoire n'est que la métonymie du moment historique où elle se situe. Les marques qui déshumanisent et dépersonnalisent le colonisé résistent au passage du temps et demeurent imprégnées dans la mémoire aussi bien du colonialiste que du colonisé, même si la colonie n'existe plus officiellement.

« Dénouer tous les fils qui me retenaient, un à un, jeter par-dessus bord les souvenirs, le goût trop violent des saisons, des regards, des odeurs de jasmin et des chants de femme dans la nuit (...) Et pour tout dire, j'y étais arrivée... enfin... presque... au risque de ... il y a un mot particulier pour dire ça chez nous... un mot intraduisible... pour qualifier ceux qui n'ont plus d'âme, plus de racines, plus de mémoire, qui cherchent par tous les moyens à faire oublier et à oublier eux-mêmes ce qu'ils sont, qui croient ainsi se faire accepter des autres, au risque de se perdre... mais j'ai oublié ce mot... » (Bey, 2004 : 58-59).

La présence d'un récit lacunaire où le sens est à peine suggéré dans les interlignes révèle la difficulté de prise de parole de quelqu'un qui vit douloureusement la crise identitaire. Mais, comme elle a plusieurs fois déclaré lors de ses entretiens avec la presse, « [son] écriture est un engagement contre tous les silences ».

Ce qui ressort de ce texte est que l'identité sociale est bien un *constructo* du discours hégémonique, celui-là même qui détermine la représentation sociale et psychique du sujet provenant des ex-colonies en ses relations de pouvoir, c'est-à-dire dans un contexte où il y a toujours la présence d'un dominé, d'une part, et d'un dominateur, de l'autre. C'est Homi Bhabha qui prône que « se souvenir n'est jamais un acte tranquille d'introspection ou de rétrospection : c'est un douloureux re-souvenir, une réaggrégation du passé démembré pour comprendre le trauma du présent » (Bhabha, 2003 : 101).

À ce titre, *C'est quoi un Arabe ?* est le récit traumatique fait par un personnage/ enfant dont le père est engagé dans le FLN. La petite fille algérienne nous raconte, parmi les souvenirs familiaux, dont l'image particulièrement frappante de la tendresse paternelle, le jour où les soldats de l'armée française envahissent la demeure familiale au milieu de la nuit pour interroger le père et fouiller la maison. Son père est donc emmené et meurt sous torture postérieurement. Le titre de la nouvelle nous renvoie aux questionnements que posait cette petite fille arabe concernant la différence entre les deux mondes - celui des Français et celui des Algériens - auxquels elle était confrontée. Ce qui ressort dans l'évocation de ces souvenirs d'enfance avant l'arrivée de ceux qui l'ont privée du père bien-aimé, c'est que l'immigrant colonialiste qui arrive dans un pays par les aléas de l'histoire en tant qu'usurpateur, puisqu'il s'empare d'un espace qui ne lui appartenait pas, bénéficie des privilèges ratifiés par des lois qui le protègent au détriment du colonisé. Il se crée dès lors un sentiment de supériorité et, par conséquent, le racisme s'installe. On disqualifie ainsi tout ce qui définit l'autochtone : sa manière de s'habiller, sa religion, ses habitudes alimentaires, bref, tout ce qui marque sa différence.

La peur, la douleur et le sentiment dévastateur de la perte du père trouvent écho dans le récit *Entendez-vous dans les montagnes...*, dont l'intrigue centrale porte sur les mêmes épisodes, soit les conflits coloniaux algériens d'après la Seconde Guerre Mondiale. Ici, la confrontation entre Français et Algériens se poursuit, mais les conflits sont, cette fois-ci, mêlés aux enjeux politiques internes d'une Algérie livrée à la crise économique et politique des années 1990, ce qui a poussé l'écrivaine à quitter son pays natal. Le fait de chercher refuge auprès de ceux qui avaient provoqué la mort de son père auparavant ne passe d'ailleurs pas inaperçu pour le personnage et se dresse comme une contradiction de plus dans sa quête d'une identité moins instable. Dans *Entendez-vous dans les montagnes...*, se trouvent réunis dans le compartiment d'un train qui faisait le voyage entre deux villes de France, un personnage âgé d'une soixantaine d'années, médecin ayant servi dans l'armée française pendant la guerre d'indépendance, la narratrice et une jeune fille dont le grand-père était né en Algérie colonisée par la France ; celui-ci endurait une espèce d'exil depuis qu'il s'était vu obligé de retourner à la métropole après la décolonisation.

Ces circonstances les mènent, chacun à leur manière et selon un point de vue complètement subjectif, à reconstituer les temps âpres et les expériences traumatisantes de la guerre, perçue ici sous différents points de vue. Les fragments des récits qui sont autant de règlements de comptes avec leur passé suggèrent que l'homme qui se trouve en face de la narratrice a été l'un des tortionnaires qui avaient causé la mort de son père, encore que rien ne puisse le distinguer des autres hommes.

« - Votre père a...

- Il a été torturé. Avec ses compagnons. Pendant une nuit. Une nuit entière. Puis exécuté... de plusieurs balles. C'est ce qu'on nous a dit. 'Abattu alors qu'il essayait de s'enfuir.' Version officielle. Reprise par les journaux de l'époque. C'est ce qu'on appelait la corvée de bois. C'est comme ça qu'on se débarrassait des... » (Bey, 2005 : 67).

L'expérience de la guerre et de la torture n'est pas indifférente au tortionnaire non plus. Le voyageur, ainsi que toutes les générations antérieures ont été des victimes des vicissitudes tragiques de l'histoire. À vingt ans, lui aussi avait été obligé de combattre : « *Son père avait eu lui aussi sa guerre. Et il y était allé en chantant la Marseillaise. Comme lui. Et avant lui, le père de son père, et ainsi des nombreuses générations.* » (Bey, 2005 : 52) Il n'y aurait donc pas d'alibi dans la fiction de Maïssa Bey pouvant annoncer la possibilité d'un côté *propre* de la guerre, et, colonisés et colonisateurs, Français ou Algériens, nous sommes tous impliqués de la même manière.

Elle nous conduit ainsi dans les nouvelles réunies dans ce recueil et dans le récit retenu des souvenirs traumatisants sur lesquels les personnages aimeraient se taire. Mais, quelquefois, le silence ne suggère nullement le vide ni l'absence de choses à dire. Bien au contraire, le silence n'est ici qu'un trop plein de sens, car trop douloureux à affronter. En plus, se taire, pratiquer le culte du silence pour se protéger n'anéantit pas la souffrance qui, tôt ou tard, resurgit du passé

qu'on aimerait oublier. C'est ainsi que le dit le personnage de *Entendez-vous dans les montagnes...*

« - Le seul recours... ou le seul remède si vous préférez... oui... oui... pratiquer tous, sans se concerter, sans s'être donné le mot, oui... on peut dire ça comme ça, pratiquer la culture du silence... pour se protéger. Peut-être... mais ne change rien à la souffrance des uns et des autres ; on peut simplement essayer de la tenir à distance, c'est tout, vous ne croyez pas ? Et quand vient le moment de... parce que cela finit tôt ou tard par remonter à la surface, non ? » (Bey, 2005 : 58).

Dans la nouvelle *C'est quoi un Arabe ?* et dans le récit *Entendez-vous dans les montagnes...* qui en représente en quelque sorte la suite, il y a la fabulation d'une existence à partir des données réelles, basées sur le vraisemblable et sur la vérité subjective, soit le « mentir-vrai », selon Philippe Vilain (2005 : 38). Le critique suggère que, si d'une part la vie ne cesse de produire de la fiction, d'autre part, l'écriture produit le réel ; voilà pourquoi la réalité de l'écriture rejoint la fiction de la vie (Vilain, 2005 : 125).

Ainsi, son écriture nous amène à mieux comprendre les violences pratiquées de part et d'autre et de relativiser les différentes motivations qui ont animé tous ceux qui y étaient impliqués. D'une part, nous y voyons la dénonciation de la fausseté de la mission morale, civilisationnelle et culturelle que les colonisateurs se sont octroyée et qui dans le fond ne servait qu'à justifier l'exploration de tout un peuple asservi ; d'autre part, il y a les conflits vécus par le colon enraciné dans un territoire qu'il a été obligé de quitter : son retour à la métropole le plonge dans une sorte de nouvel exil. Nous estimons que la rencontre de la fiction avec l'Histoire rend possible le dévoilement de la mémoire passée sous silence, car ce dialogue intime interposé par l'acte de lecture permet à Maïssa Bey de nous exposer des zones d'ombre de la mémoire officielle et d'exorciser les événements d'un passé qui n'a toujours pas été élucidé.

Ces zones d'ombre et la violence de certaines pratiques ne viennent pas seulement du côté des colonisateurs. C'est bien ce qui nous est raconté dans la nouvelle *Nuit et silence*, où on a le récit du cauchemar vécu par une jeune fille dont le frère a été accusé de trahison par les combattants algériens pour l'indépendance du pays. Après avoir assisté au massacre de toute sa famille, dont un petit frère âgé d'à peine deux ans, elle est entraînée dans un camp de prisonniers et violée toutes les nuits par les ex-compagnons de son frère. Enceinte, sans en être tout à fait consciente, et très affaiblie, elle réussit à s'échapper par la forêt. Elle est retrouvée par des soldats et emmenée à un hôpital pour se faire soigner, mais la souffrance endurée n'est pas seulement physique.

« La nuit et le silence pèsent sur mes paupières et sur mon front douloureux. Je ne peux même pas bouger. Pourtant ce soir je n'ai pas peur, je n'ai pas faim, je n'ai pas froid. Je voudrais simplement dormir, mais j'y arrive pas. Trop de nuit, trop de silence ». (Bey, 2004 : 101).

Écrasée sous le poids du trauma expérimenté, ce récit est la mise en scène littéraire de la mémoire d'une catastrophe qui a du mal à être verbalisée. On assiste au spectacle du corps en proie à une douleur profonde métaphorisée par les deux mots qui donnent le titre à cette nouvelle - nuit et silence. C'est donc par la force de l'écriture libératrice que Maïssa Bey a pu exposer les plaies qui saignent toujours, celles mêmes qui touchent toute une génération vouée au silence par les épisodes traumatisants liés aux conflits de la guerre. Dans ses textes, elle évoque des fragments de mémoire pour tenter de recomposer la scène du passé et la violence dont elle a été victime. Et la rencontre entre la fiction et l'Histoire a rendu possible le dévoilement de la mémoire à laquelle on a imposé le silencement par la violence d'un pouvoir arbitraire.

« La nuit où ils sont venus au douar pour se venger de la trahison de mon frère, il faisait très chaud. C'était l'été. Et maintenant, c'est l'hiver. Il fait très froid. Il faisait très froid là-bas. Combien de temps? Quelle importance? Quand on sait qu'on est en enfer, le temps n'existe plus. On attend seulement la vraie mort. La fin de tout. La délivrance ». (Bey, 2004 : 114).

Nous nous appuyons sur une affirmation de Paul Ricoeur pour conclure que c'est par l'écriture du *moi* que l'écrivaine/narratrice reconstitue le temps historique de la lutte pour l'indépendance de son pays, car dit le philosophe :

« Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées ». (Ricoeur, 2007 : 443).

Ainsi, on décèle dans les textes de Maïssa Bey les aspects les plus tragiques de l'histoire de l'Algérie ; on y perçoit la façon dont aussi bien les Français que les Algériens ont vécu ces époques de douleur et de souffrance révélées et transformées par la fiction. Cette contribution a cherché à montrer comment la fiction de Maïssa Bey complète les blancs de l'Histoire, les vides de la mémoire individuelle et collective. Son écriture, loin d'attiser la haine de ceux qui se sont opposés à l'indépendance de l'Algérie, s'avère être plutôt une sorte de lutte de la mémoire contre l'oubli et le silence.

Bibliographie

Bhabha, H. 2003. *O local da cultura*. Belo Horizonte : Editora UFMG.

Hall, S. 2006. *A identidade cultural na Pós-modernidade*. Tradução de : Tomaz Tadeu da Silva. 11. ed. Rio de Janeiro: DP&A.

Ricoeur, P. 2007. *A memória, a história, o esquecimento*. Traduction du français par : Alain François et al. Campinas : Editora Unicamp.

Bey, M. 2001a. *Au commencement était la mer*. Paris : Calmann-Lévy.

_____. 2001b. *Cette fille-là*. Paris : L'Aube.

_____. 2003. *Treize écrivains algériens*. Collection Les Belles Etrangères. La Tour d'Aigues : L'Aube.

_____. 2004. *Sous le jasmin la nuit*. La Tour d'Aigues : L'Aube, pp. 141-155.

_____. 2005. *Entendez-vous dans les montagnes...* La Tour d'Aigues : L'Aube.

_____. 2007. Un jour à traverser. In : Sebbar, L. et al. *À cinq mains*. Tunis : Elysard, pp. 45-65.

_____. 2008. *Pierre sang papier ou cendre*. La tour d'Aigues : L'Aube.

Polar, A. C. 2000. O condor voa. Tradução de : Ilka Valle de Carvalho. Belo Horizonte : Ed. UFMG.

Vilain, P. 2005. *Défense de Narcisse*. Paris : Grasset & Fasquelle.

Sitographie

Bey, M. 2009. Bouillon de Culture. «Mon écriture est un engagement contre tous les silences.»

Bey, M., *les mots en partage...* Disponible sur : www.algerie-dz.com. Accès le : 11 mars 2009.